

abandonnée), et s'imposant, comme expiation d'avoir, dans un moment de violente colère, tiré à moitié l'épée contre son père, la tâche de poursuivre le châtiement des crimes impunis, et d'assurer la récompense des vertus ignorées.

Ce redresseur de torts, ce Don Quichotte, mais Don Quichotte pris au sérieux, au lieu d'être pris sous son côté ridicule, comme celui de Cervantes, ainsi que l'appelle fort heureusement M. Nettement, en accomplissant son louable dessein de remplacer la Providence indolente, trouve dans une de ces infâmes et tristes maisons de la Cité, qu'on nous pardonnera de ne pas nommer, une jeune fille livrée à un métier sans nom, appelée la *Goualeuse* : ce qui dans le langage des voleurs et des assassins (car M. Sue nous parle cette belle langue de l'argot, que je m'abstiens de reproduire ici, par respect pour moi et pour mes lecteurs), signifie chanteuse.

Depuis qu'elle est descendue plus bas que le dernier degré de l'échelle sociale, elle a changé de nom, et on lui a donné celui de *Fleur de Marie*, ou vulgairement la Vierge. Ici nous nous associons du plus profond de notre cœur et de toutes les forces de notre âme au sentiment qui a dicté ces paroles à M. Nettement :

« Si vous dites que j'invente à plaisir un cauchemar horrible, qu'il est impossible qu'un écrivain soit allé ramasser dans la boue un type de cette nature, je ne me plaindrai pas. Si vous êtes transporté d'indignation, plongé dans la stupeur, éperdu d'étonnement, ce n'est pas moi qui m'en étonnerai... »

« Qnoi ! sommes-nous descendus plus bas encore que le Bas-Empire ? sommes-nous tombés au-dessous de cette société de femmes perdues, de gladiateurs, de mimes qui déshonorèrent la décadence de Rome, pour que les personnages, devant lesquels les fouets vengeurs de Juvénal eussent reculé, de crainte de se salir, soient devenus les héros et les héroïnes de nos épopées ? Aller ramasser dans le bourbier le plus infect des vices parisiens, le type le plus ignoble de la courtisane, enfermer avec soin ses lecteurs dans la fange ; encadrer cette créature dégradée au sein des auteurs du crime, dans un fond de forçats libérés, de voleurs et de meurtriers ; la livrer alternativement aux caresses et aux soufflets des galériens ; pousser ensuite le cynisme du blasphème jusqu'à placer sur sa tête souillée le nom sacré de celle qui représente la pudeur et la virginité dans le ciel et sur la terre !... Jeter le nom de *Fleur-de-Marie* sur la tête de la pensionnaire de la mère Ponisse comme une couronne de fleurs sur un tas de boue, et concentrer sur cette prostituée tout l'intérêt d'un livre destiné aux femmes et aux jeunes filles, puisqu'il paraît dans un journal qui passe sans cesse sous leurs yeux, oh ! vous avez raison, cela est impossible ! Oui, cela est impossible, mais cela est. Est-il besoin de vous dire que je n'ai pas ajouté un trait au tableau de M. Sue ; que j'ai au contraire effacé plus d'un coup de pinceau que n'auraient pu supporter les lecteurs qui veulent être respectés ? Nouveau et déplorable moyen d'échapper à la critique ! Les écrivains de nos jours se retranchent sur un terrain où elle ne peut les suivre sans se inanquer à elle-même. »

Que nos lecteurs nous permettent de continuer de leur esquisser ce type de la *Goualeuse* (nous aimons mieux lui donner ce nom), nous leur ferons grâce des autres. Écoutez encore ici M. Nettement :

« M. Sue a employé pour atteindre son but (de faire une héroïne de cette malheureuse dégradée) le plus horrible des adultères, car c'est celui du vice et de la vertu, de la prostitution et de la chasteté, de la lumière et de la nuit ; il a confondu dans ce type ce qu'il y a de plus pur et ce qu'il y a de plus souillé ; — il lui a donné, dans un corps abandonné à toutes les flétrissures du vice, une âme de Vierge ; dans le plus ignoble des métiers des délicatesses d'esprit et de cœur incroyables ; il a fait, comme le troisième nom qu'il lui a donné l'indique, une madone de cette prostituée. Devinez qui soupire, dans les *Mystères de Paris*, l'épigramme suivante : « Vous me demandez si j'aime les fleurs ; jugez-en vous-même. On m'avait donné un petit rosier. Si vous saviez comme j'étais heureuse ! je ne m'ennuyais plus, allez ; je m'amusais à compter ses feuilles ; j'éprouvais un sentiment de reconnaissance quand il fleurissait pour moi. L'air est si mauvais dans le lieu que j'habite, qu'au bout de quelques jours il a commencé à jaunir. J'ai demandé la permission d'aller le promener comme j'aurais promené un enfant. Enfin, il mourut, et je l'ai pleuré. » Est-ce quelque Estelle aussi blanche que ces agneaux ?... ou une novice chassée de son couvent à l'époque de la Révolution, qui cultive cette fleur derrière les sombres barreaux de sa croisée ?... Eh bien ! non ; cette idylle fleurie, c'est la pensionnaire de la mère Ponisse qui la raconte et qui en est l'héroïne... »

« Qui croyez-vous encore que l'auteur des *Mystères de Paris* ait voulu peindre dans la description suivante ? « Dire les bonds, les petits cris joyeux le ravissement de la jeune fille, serait impossible. Pauvre gazelle longtemps prisonnière, elle aspirait le grand air avec ivresse. Son teint transparent et blanc, ordinairement un peu pâle, se nuancait des plus vives couleurs ; ses grands yeux brillaient doucement ; sa bouche vermeille laissait voir deux rangées de perles humides ; elle appuyait une de ses mains sur son cœur pour en comprimer les pulsations, tandis que de l'autre main elle tendait au jeune

coups ou à des hommes moins barbouillés encore de boue que de sang et de crimes ; qui fait par sa conversation les délices des cercles les plus élevés et donne la réplique à une vieille portière ; qui inspire un amour plein de délicatesses aux femmes les plus renommées par leurs grâces et leurs vertus, et sait au besoin s'établir dans un bain entre un forçat libéré et une courtisane du plus bas étage. »

homme le bouquet de fleurs des champs qu'elle avait cueillies. Rien de plus charmant que l'expression de joie innocente et pure qui rayonnait sur cette physionomie candide. Est-ce là le portrait d'une autre Pâméla ou d'une autre Virginie, moins la couleur inimitable des grands maîtres qui ont fait resplendir sur la toile ces types élevés de la beauté morale rehaussée par la beauté physique ? ou bien de la blanche Amaryllis regardant à la dérobée le berger Tityre qui, à l'ombre d'un hêtre, fait redire son nom aux échos d'alentour ? Non, cette femme est la prostituée dont j'ai essayé d'esquisser le type ; c'est la *Goualeuse*, qui chante pour les forçats et les assassins... »

... La pureté s'allierait à la corruption ! la candeur à l'infamie ! la sensibilité à la prostitution ! Au point de vue de la vérité littéraires ou de l'art comme on dit aujourd'hui, cela est faux et absurde... »

« Il est évident que l'auteur trace un type menteur, qui ne peut exister, qui n'existe pas... ; qu'il insulte d'une manière plus grave encore la vérité morale, car il réhabilite la prostitution en laissant croire qu'elle peut avoir le corps sans flétrir l'âme, et que les fleurs les plus exquises et les plus adorables peuvent exister dans cette fange des vices au milieu de laquelle il élève un piédestal pour y placer *Fleur-de-Marie*, et l'offrir à l'intérêt et presque aux adorations de ses lecteurs. »

Le prince Rodolphe de Gérolstein a, sans le savoir, retrouvé sa fille, qui n'est autre que cette *Goualeuse* qu'un notaire, Jacques Ferrand, a fait disparaître pour s'approprier les deux cent mille francs placés sur sa tête par sa mère, la comtesse Sarah Mac-Grégor.

Nous vous épargnerons le portrait de ce notaire, que M. Sue nous représente comme l'idéal du vice masqué par une hypocrisie infernale ; il est encore plus hideux, si cela est possible, que tous ces forçats libérés et ces assassins avec lesquels il nous fait vivre pendant dix volumes. Il finit par de venir trop malpropre pour que nous osions le décrire. Avant que le prince reconnaisse sa fille, il se passe, comme vous le devez penser, sans quoi le roman finirait du premier coup, une foule d'incidents plus ou moins exagérés, ou repoussants jusqu'à la honte.

Nous pénétrons dans le grand monde. — Là vous croyez peut-être que l'auteur va vous faire prendre haleine et reposer un peu par des peinture plus gracieuses et se rapprochant un peu plus de la vérité. Détrompez-vous bien vite de cette erreur. Tout ce monde doré s'empoisonne, se vole, se trompe, s'assassine, ni plus ni moins, aussi bien que les habitants de la taverne du Cœur-Saignant. Enfin le forcené Rodolphe emmène sa fille en Allemagne, après avoir épousé la marquise d'Harville, dont le mari, qui était épileptique, se brûle la cervelle pour pouvoir ainsi rendre sa femme heureuse, en lui permettant de contracter une nouvelle union. — Que pensez-vous de cet essai de réhabilitation du suicide et du spécifique de ce mar débonnaire ? Heureusement, je doute que beaucoup soient tentés de l'employer.

A continuer.

MISSION DU CANADA.

Lettre du R. P. Bourrassa, prêtre canadien, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, au R. P. Honorat de la même congrégation.

Trois-Rivières, le 25 juillet 1844.

« Mon Révérend Père,

« Nous voici de retour de notre mission sur le Saint-Maurice. Les fruits de grâce et de salut dont Dieu a bien voulu couronner nos faibles travaux, nous ont amplement dédommagés d'un si pénible voyage.

« Le Saint-Maurice, dont le cours est d'environ deux cents lieues, serait une très-belle rivière sans les rapides et les chutes fréquentes qui en rendent la navigation si difficile. C'était aux sauvages qui en bordent les rives que nous étions envoyés, M. Morault et moi, pour remplacer M. Payment, missionnaire plein de zèle et de vertu qui les avait visités l'année précédente, mais qui se trouve pris en ce moment d'un rhumatisme universel, par suite des souffrances qu'il a endurées dans ses courses apostoliques. Ces sauvages qui se nomment *Tétes-de-boule*, ne sont évangélisés que depuis sept ans, et déjà ils donnent beaucoup de consolation aux missionnaires qui leur ont porté la bonne nouvelle. Je ne vous raconterai dans ma lettre que les détails de notre dernière expédition.

« Nous étions partis des *Trois-Rivières* le 8 juin ; notre embarcation consistait en un canot d'écorce, de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, monté par cinq hommes et un jeune sauvage qui avait passé l'année chez M. Payment ; nos effets et nos petites provisions alimentaires composaient toute la cargaison. Pour ne point nous arrêter à de trop longs préliminaires, je ne décrirai pas notre voyage sur le Saint-Maurice, ni les divers incidents qui l'ont accompagné. Vous ne pouvez vous en faire une idée en vous représentant deux missionnaires, montés sur un frêle esquif, voguant seuls sur une grande rivière dont le courant permet à peine de faire une demi-lieue à l'heure, ne voyant autour d'eux que rochers, précipices et arbres gigantesques, obligés, à cause des fréquents et longs portages, de mettre souvent pied à terre et de charger sur leurs épaules, non-seulement leurs provisions et leur petit bagage, mais encore le navire lui-même qu'il devient impossible de conduire sur le fleuve.

« Ajoutez à cela que les campements de la nuit, qui auraient dû nous délasser un peu de la fatigue du jour, ne nous présentaient pas un repos fort agréable. Le souper et le lit étaient en parfaite harmonie avec notre étrange manière de voyager, et dignes en tout de la vie apostolique. Ordinairement nous nous arrêtions vers le crépuscule, auprès de quelques grandes chutes,